

Zeitschrift:	Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses
Herausgeber:	Alliance nationale de sociétés féminines suisses
Band:	30 (1942)
Heft:	610
Artikel:	Le travail des femmes dans les usines de guerre allemandes
Autor:	Gueybaud, J.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-264422

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



13 MARS 1942

Le Mouvement Féministe

Parait tous les quinze jours le samedi

DIRECTION ET RÉDACTION

Mme Emile GOURD, 17, rue Töpffer

ADMINISTRATION

Mme Renée BERGUER, 7, route de Chêne

Compte de Chèques postaux I. 943

Organe officiel
des publications de l'Alliance nationale
de Sociétés féminines suisses

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs

ABONNEMENTS

SUISSE Fr. 6.—	11 cent. le mm.
ÉTRANGER 8.—	Largur de la colonne : 70 mm.
Le numéro 0.25	Réductions p. annonces répétées

Les abonnements parus du 1^{er} Janvier. A partir du 1^{er} juillet, il est délivré des abonnements de 6 mois (3 fr.) valables pour la somme de l'année en cours.

ANNONCES

Nous ne possédons éternellement que ce que nous avons perdu.

IBSEN.

AVIS IMPORTANT

Au moment où ces lignes paraîtront, les remboursements pour les abonnements échus au 31 décembre dernier et non encore payés seront mis à la poste : est-il besoin de dire combien nous serons profondément reconnaissantes à tous ceux qui leur feront bon accueil ! Car, si un courant très encourageant se dessine qui nous amène de nouveaux abonnés, nous avons d'autre part un besoin urgent que nos anciens amis restent fidèles, et assurent par leur constance l'existence de notre journal.

Merci donc et de tout cœur à tous ceux et toutes celles, qui, à ce moment toujours inquiétant où nous doublons le cap du renouvellement de nos abonnements, réalisent à quel point nous avons besoin de leur aide, combien minime est la somme (50 centimes par mois) que nous leur demandons, et qui se refuseront à laisser tomber froidement un journal dont le seul but est un but de progrès féminin !

Le MOUVEMENT FÉMINISTE.

A travail égal...

Nous avons relevé dans un de nos précédents numéros l'injustice flagrante qui a été commise à nouveau à l'égard des femmes qui travaillent autant et dans les mêmes conditions que des hommes : le Grand Conseil du canton de Genève, — qui semble actuellement se distinguer faussement à cet égard ! — a voté en décembre dernier, et à titre d'allocation de vie chère, une diminution de 50 % des retenues de traitement des fonctionnaires masculins, et une diminution de 25 % seulement de celles des fonctionnaires féminins ! L'Union des Institutrices primaires, qui avait multiplié les démarches pour éviter ce vote, a alors adressé au chef du Département de l'Instruction publique, M. le conseiller d'Etat Adrien Lachenal, une lettre de vive protestation, de laquelle nous détachons les passages ci-après qui marquent bien l'injustice de la situation faite aux femmes :

...Nous sommes obligées, Monsieur le Président, de vous dire le profond découragement, la révolte même, que nous ressentons toutes. Nous

n'avons pas démerité : pendant sept ans, malgré l'injuste loi qui nous frappait,¹ nous avons accompli notre tâche fidèlement. Nos chefs savent que cette tâche devient sans cesse plus lourde : programmes surchargés, élèves plus instables et agités, préoccupations hors programmes (œuvres de secours, fêtes, Landsgemeinde, etc.). Le jour des promotions, ils nous remercieront de faire vaillamment face à ces difficultés.

Nous devons constater qu'on n'a pas tenu compte du travail fourni et que, seule, notre quantité de femmes a prévalu. Mais ici encore, a-t-on pensé que les femmes subissent la hausse du coût de la vie aussi fortement qu'un électeur ? A-t-on reconnu que la plupart de ces fonctionnaires féminins ont besoin de gagner leur vie, qu'elles ont des charges, parents âgés, enfants à élever, neveux, nièces, frères, sœurs à aider ? Ces charges pour n'être pas « légales » au sens que précise la loi sur les contributions, n'en sont pas moins lourdes !

Les 900 francs que l'on continuera à retenir sur nos traitements représentent le 12 % du salaire moyen d'une institutrice primaire ; ce qui, ajouté au 35 % de hausse du coût de la vie, constitue une diminution incontestable de 47 % par rapport à notre situation matérielle de 1934.

N'estimez-vous pas, Monsieur le Président, que la partie de sacrifice que l'on nous impose est manifestement exagérée, surtout en regard de ce que l'Etat demande aux autres catégories de citoyens qui peuvent nous être comparées ?

Nous avons constaté avec peine, Monsieur le Président, que vous n'avez pas cru devoir intervenir pour défendre vos subordonnées. Nous nous permettons cependant de recourir à vous, notre chef, dans l'espérance que dans un avenir prochain, vous youdrez bien nous accorder votre appui dans nos justes revendications.

Veuillez agréer, etc.

On ne peut que s'associer à l'émotion justifiée que ce vote du Grand Conseil a suscité dans le corps enseignant féminin. Mais l'on ne peut aussi que s'étonner que toutes celles qui viennent d'être ainsi privées en leur seule qualité de femmes — elles le reconnaissent elles-mêmes — ne s'enrôlent pas en masse dans les rangs des suffragistes. Car il est clair comme l'eau de roche que, tant que les femmes ne seront pas électrices, elles subiront toujours la loi de l'électeur qui sait très bien que, dépourvues de l'instrument du bulletin de vote, elles ne peuvent rien contre lui — et qui, bien souvent, se refuse à leur donner pour cette seule bonne raison !

E. Gd.

Il s'agit ici de la loi de 1934, supprimant l'égalité de salaires qui existait depuis 19 ans pour le corps enseignant (Réd.).

un passage dans le moutonnement des collines...

Cette Europe grande ouverte des voies navigables a eu son poète, encore trop peu connu chez nous : ce poète est une femme qui s'exprime en prose ; elle est née dans l'un de ces vallons jurassiens où couve, dans une atmosphère de nostalgie, le rêve d'un canal du Rhône au Rhin : c'est Cilette Ofaire, l'auteur d'un charmant livre intitulé *Le San Luca*.¹

Le San Luca... Peut-être avez-vous entendu ce titre, sans bien savoir de quoi il s'agissait. Le San Luca est un bateau pèlerin sur les routes liquides de l'Europe de l'entre-deux-guerres. Il est assez petit pour passer n'importe où il y a un peu d'eau, halé à dos d'homme, tiré par un cheval, ou remorqué, par-dessus le marché, à la suite d'un train de chalands. Cependant son fond plat porte une cabine d'habitation, une cuisine, un atelier de peintre, et un ménage d'artiste. De temps à autre, l'atelier se mue en salle d'exposition. Le bateau fixe ses amarres, lance son pont, arbore une affiche. Les visiteurs accourent, les tableaux se vendent, le ménage se ravitailler et repart, pressé de reprendre son double travail de peintres et d'équipage, rêvant de réaliser son grand itinéraire fluvial : de l'Elbe au Rhône, par le Rhin et la Seine. L'homme et la femme tiennent un pinceau ; celui de la femme s'appointait par moment et se mue en plume, pour nous conter les vicissitudes de la route. C'est ainsi que, avec le

¹ Stock, Paris 1934.

Augmentation des effectifs féminins de l'armée anglaise

Le service territorial auxiliaire « A. T. S. » (qui est la section féminine de l'armée) a sans peine atteint le but qu'il s'était assigné, soit d'lever à 100.000, avant la fin de 1941, le nombre de ses membres. En effet, depuis la Pentecôte, 50.000 femmes et jeunes filles sont entrées dans ses rangs. On pense que ce chiffre sera doublé avant le milieu de l'année 1942. Des travaux de nettoyage, de cuisine et de blanchisserie, si nombreux qu'une ménagère ordinaire en serait découragée, sont aujourd'hui exécutés sans murmurer par ces femmes en uniforme khaki.

Le travail des femmes dans les usines de guerre allemandes

La *Revue Internationale du Travail*, qui paraît maintenant à Montréal (Canada) où le B. I. T. a installé la plus grande partie de ses services (on sait que cependant il en est resté quelques-uns à Genève), a publié dans un de ses récents numéros une intéressante étude sur les conditions de travail des femmes dans les usines de guerre du Reich. Cette étude ne cite naturellement aucun chiffre ; mais ceux qui invoquent l'exemple de nos voisins du Nord pour interdire ou restreindre le travail féminin peuvent se rendre compte, en parcourant ces renseignements puisés aux meilleures sources, à quel point il est fait appel là-bas à la main-d'œuvre féminine, non seulement nationale, mais encore étrangère des régions occupées : on a en effet recruté des ouvrières danoises, flamandes, françaises, tchèques, polonaises... Comme le plus généralement, elles ne comprennent pas l'allemand, on les a organisées en groupes de travail auxquels des interprètes sont attachées, pour faciliter les relations avec leurs chefs, de même que l'on a institué pour elles des logements collectifs (pensions de famille ou maisons vides) dirigées par un chef féminin, qui doit connaître les langues parlées dans son groupe et avoir suivi des cours pour infirmières. Des repas collectifs sont également organisés dans ces logements, de même que des aménagements pour le lavage des vêtements.

Allemandes ou étrangères, toutes ces ouvrières

Un anniversaire

Cliché Mouvement Féministe

Mme Kerstin HESSELGREN,

Sénatrice du royaume de Suède, et l'une des personnalités les plus connues du monde féministe international, vient de célébrer, au milieu d'innombrables marques d'affection et de reconnaissance, son 70^e anniversaire. Parmi les cadeaux reçus, notons celui, original et gracieux, d'une gerbe de fleurs qui lui sera remise régulièrement chaque semaine durant toute l'année.

sont d'abord soumises à une sélection professionnelle, qui permet de déterminer à laquelle des innombrables possibilités d'emploi elles peuvent être attribuées, cette sélection étant toujours complétée par une visite médicale. Leur formation professionnelle — pour laquelle, chose curieuse, les hommes se sont révélés meilleurs chefs d'apprentissage que les femmes — dure de 4 semaines à plusieurs mois. Le travail est organisé en deux équipes, l'une de 6 heures du matin au début de l'après-midi, et l'autre de midi à 23 heures, les dispositions nécessaires étant prises pour intervertir chaque semaine l'horaire de travail des deux équipes. Depuis l'automne 1939, les femmes ne travaillent plus dans les équipes de nuit, ceci non pas en vertu de la fameuse « protection des ouvrières », qui a fait couler tant d'encre et prononcé tant de discours dans les Congrès féministes d'avant guerre ! mais tout simplement parce que les ouvrières elles-mêmes n'en voulaient pas,

San Luca, nous remontons l'Elbe jusqu'à la Moldau pour atteindre Prague, puis le rhin descend jusqu'à Hambourg, pour gagner le petit canal qui relie l'Elbe au Weser. Des eaux du Weser, nous passons dans celles de l'Ems, où nous voguons à travers le pays du charbon vers la radieuse ouverture du Rhin. Ces pays ne sont pas solitaires, on s'y arrête, on cause avec les travailleurs des ports et les éclusiers, avec les paysans riverains, avec les capitaines des remorqueurs ou les convoyeurs des chalands. Figures aperçues un instant, évoquées d'un trait incisif, avec leur masque accidentel, et leur profonde appartenance à la condition humaine...

Mais le Rhin n'est pas qu'un fleuve courant, plein de vie, à travers des pays bien habités. Il lui arrive de se revêtir d'un brouillard épais, de se laisser remuer par des vents contraires venus on ne sait d'où, de balotter avec rage la petite barque plate qui tourne follement sur son ancre. La femme qui écrit dans la cabine, seule avec son chien, — son mari est à terre, — se sent bien faible et sans défense. Elle est en proie à un étrange malaise où se mêlent la crainte, l'éccurement, la mélancolie, et ce sens de l'humour qui surigne dans sa tristesse, comme sur le fleuve en déroute flottent des morceaux de bois étranglés de givre.

Ce n'est pas sans quelque peine que le *San Luca* arrive à se faire remorquer jusqu'en Hollande. Il séjourne dans cette patrie chère à tous les artistes, et y subit les effets d'une transformation totale. Il garde son nom, son âme, ses habitudes de vagabondage et de

poésie, son mobilier aussi, mais sa coque est remplacée par une autre. La métamorphose est si complète que c'est munie d'une quille, de voiles et d'un marinier qu'il passe du Rhin à l'Escaut. Ayant fait ses adieux aux intérieurs costauds de la riche bourgeoisie hollandaise, il traverse la Belgique, entre en France où, remorqué par des chevaux, il serpente le long des canaux qui font communiquer l'Escaut avec la Somme et à l'Oise ; puis, non sans plus d'une aventure, il atteint la Seine où, sous les ponts de Paris, il fraternise avec un vieux chaland de sa connaissance.

De nouveau, il repart ; un invraisemblable dédale de canaux et de rivières l'amènera peu à peu de la Seine au Rhône. Le voici sur le canal de Bourgogne, voie d'eau qui, pour rejoindre l'Yonne, gravit une montagne et en redescend le versant opposé au moyen de plus de deux cents écluses. Ce canal est bordé de hauts peupliers, traverse des prés et des forêts. Un peu avant le tunnel qui coupe la montagne pour déboucher sur Dijon...

...L'équipage du *San Luca* se retrouvait seul dans le canal. Charles avait pris la petite corde de halage et marchait sur le chemin. La terre était parfumée. On faisait brûler des racines au coin des champs, et les haies retombaient du talus en arceaux rouges. « Oh ! ces mûres ! » Il les cueillait à pleines mains, sans ralentir son pas. Des fumées s'attardaient au-dessus des prés.

Tiens ! c'est dimanche ! Les villages sont au bout des pentes vertes avec leurs églises, mais le son des cloches court jusqu'au canal, court avec l'odeur des plantes. Il y a du sorbier dans la prairie et des champignons blancs. Les peupliers sont maigres et dorés et les hêtres encore gon-

**Les femmes et les livres**

Cilette Ofaire
L'œuvre et l'artiste

Dans notre Europe qu'un dur cloisonnement divise en compartiments étanches, il nous arrive encore de songer aux jours heureux des voyages, alors qu'un réseau de routes et de voies ferrées marquait le monde d'un tout autre dessin : celui des communications internationales. On passait d'un pays à l'autre presque sans le savoir ; les barrières d'âge de la géographie politique se laissaient ignorer : l'attention se portait sur le grouement pittoresque des particularités géologiques, ethnographiques ou sociales. C'était moins encore le temps des routes et des chemins de fer que celui des longues chaînes de montagnes avec leurs arêtes unissant les versants opposés et leurs cols franchissant toute séparation, celui des immenses vallées où de grands fleuves tendaient les uns vers les autres leurs bras ouverts. Un enchevêtrement de canaux passait d'un bassin à l'autre, rayant les plaines de leurs tranchées, ou se frayant

Hygiène et actualité

Obscurcissement et acuité visuelle

Il a paru ces derniers mois dans un des grands quotidiens suisses une note très brièvement rédigée, indiquant que l'acuité visuelle était fonction de la présence dans le sang, et partant dans le corps humain, d'une substance agissant à doses très faibles, la vitamine A. D'aucuns ont souri lorsqu'on est venu leur dire que quelques milligrammes par jour de cette vitamine, nécessaire d'ailleurs à la vie et absorbée généralement par le canal de la nourriture ou administrée par voie thérapeutique, leur assurait une bonne vision! et certains même, se sont demandé si on les prenait pour des naïfs en voulant leur faire accroire de telles inepties!

Or, il résulte des recherches effectuées par le corps médical du monde entier que, où que ce soit sous la calotte des cieux, la vitamine A est nécessaire à l'homme et prend part au phénomène de la vision. Voyons ce que disent les spécialistes: Mouriquand, le grand biologiste et vitaminologue français, a démontré, que la vitamine A favorise la résistance des muqueuses et de la peau aux microbes envahisseurs. On sait depuis longtemps — et les sceptiques devraient peut-être s'informer avant d'adopter une attitude négative — que l'absence de vitamine A conduit chez l'homme à la naissance d'une affection oculaire dénommée xérophthalmie. Or ce n'est pas tout : il a été démontré que la vitamine A participe à la formation du pigment qui les médecins appellent le pourpre rétinien, substance indispensable à la vue. Or ce pourpre rétinien se décolore sous l'effet de la lumière et se recolore à l'obscurité, et cette seconde phase paraît liée à la quantité de vitamine A présente dans la rétine. Enfin ce pourpre rétinien, s'accumulant au niveau des bâtonnets de la rétine, sensibilise l'œil aux rayons lumineux faibles, autrement dit accroît l'acuité visuelle à l'obscurité partielle, mais non pas totale bien entendu.

Dès lors, je vous le demande, y a-t-il lieu de se moquer des assertions des savants qui, avec leurs méthodes de recherches précises et délicates, s'en vont expliquer avec confiance les incommodités de la vie ? Ils ont prouvé de façon tout à fait préemptoire que le manque de vitamine A entraîne un retard dans la formation du pourpre rétinien, et par conséquent un retard de l'adaptation de l'acuité visuelle dans la semi-obscurité. Le sujet, d'apparence bien portant, est à cent

lieux de se douter de sa déficience et cependant, il n'est pas en bonne santé. De nombreux médecins, se livrant à des contrôles et à des enquêtes sur l'état de nutrition des populations européennes, ont imaginé des méthodes fort utiles permettant de rechercher quelle est la vitesse d'adaptation de l'œil à une modification des conditions d'éclairage au cours desquelles on mesure l'acuité visuelle. Ces méthodes peuvent servir à déterminer par un simple contrôle ophtalmologique si le sujet est suffisamment pourvu en vitamine A.

Dès lors, lequel d'entre nos lecteurs n'a pas sais l'importance capitale qui représente cette notion de carence lors de l'obscurcissement ? De nuit, lorsque l'intensité lumineuse diminue considérablement, que l'on passe de l'éclairage intense à l'obscurité complète, il faut une acuité visuelle maximum qui s'adapte rapidement, à chaque fois, aux conditions nouvellement créées. C'est dans notre œil, au niveau des bâtonnets, que réside le phénomène dans toute sa complexité et auquel on ne songe guère !

Pratiquement, la vitamine A nous est apportée par l'alimentation quotidienne, ou par voie médicamenteuse, associée à d'autres vitamines, dont l'action se fait sentir favorablement sur l'ensemble du corps. On pourra nous rétorquer que, dans les conditions habituelles, il n'y a pas grand risques à courir à ce point de vue et que jusqu'ici l'obscurcissement a été adopté avec relativement bonne humeur sans se soucier de la vitamine A ! Est-on sûr que la vue dans la demi-obscurité est toujours bonne ? Le Professeur Bigwood, de l'Université de Bruxelles, bien connu par ses enquêtes sur les populations européennes, conclut un de ses travaux relatifs à la vitamine A en établissant que loin d'être un fait rarissime, la mauvaise vue dans la pénombre serait très générale. Il est malheureusement trop vrai que des constatations précises sont difficiles à effectuer de prime abord, car l'appréciation des objets dans la demi-obscurité, ou sous des éclairages différents, est ayant tout subjective. C'est pour cela que seules des méthodes aussi précises que possible ont des chances de s'imposer.

L'obscurcissement a donc révélé aux médecins que l'héméralopie (nom scientifique de cette déficience) n'était pas une rareté, et peut-être que, tout comme le rationnement alimentaire, il nous rend des services insoupçonnés en nous mettant en garde pendant qu'il en est encore temps.

Qui sait ?... Dr. L.M. S.

lui des transports: l'emploi des bicyclettes ayant décru dans de fortes proportions en raison de l'obscurcissement, les ouvrières doivent se servir des transports publics, ce qui leur prend un temps considérable, si bien que, et les difficultés de la circulation dans ces conditions constituant un effort supplémentaire, plusieurs entreprises ont dû recourir à un décalage de l'horaire d'entrée au travail, qui peut atteindre parfois deux heures et demie.

J. GUEYBAUD.

Heur et malheur

Par deux fois, depuis la brillante votation sur le vote communal, le public neuchâtelois bien pensant s'est trouvé grandement surpris. Tout d'abord, lors de la conférence que M. le prof. Pierre Bovet, appelé par « Pro Familia »,

fit sous ce titre: *Quelle famille ?*... Retranchant l'évolution du mariage au cours des siècles, l'orateur en arriva au stade troisième, et supérieur de cette institution: l'homme cherchant en son épouse une compagne qui soit son égale, et non plus un objet d'échange ou une main-d'œuvre gratuite. « Or, ajouta-t-il à peu près, si nous approchons de ce stade-là, nous n'y sommes point encore parvenus : les électeurs neuchâtelois viennent d'en donner la preuve ». — Grand remous dans le public, peu préparé à cette semonce, dite avec le sourire et la franchise ironiques permis à un combourgais qui compte.

Autre caillou dans la mare: le 2 février dernier, l'on se pressait pour entendre une conférence organisée par les « Amis de la pensée protestante ». M. Sperrli, professeur à Zurich, président de la Ligue du Gothard, plaide pour une politique basée sur une conception chrétienne.¹ Par la richesse de son expérience, la sincérité de sa pensée dégagée de tout préjugé, la force de sa conviction, il eut vite conquis ses auditeurs. Mais, cette fois encore, vint le moment où ils furent pris à l'improviste ! ce bon Confédéré, qu'ils écoutaient avec un profond respect, n'eut-il pas la hardiesse, en formulant ses conclusions, d'indiquer comme premier pas à faire pour la restauration de la famille, la nécessité d'associer les femmes à la vie publique, et cela, nonobstant la résistance des femmes aussi bien que des hommes ?... « L'exemple de la Finlande, déclara-t-il en substance, aurait dû nous instruire de ce que peut un peuple qui confère aux femmes les droits de citoyennes. Maintenant, il nous faut agir, et agir vite ». Puis, après un court et significatif silence, il ajouta avec insistance : « Je sais pourquoi je dis ces choses à Neuchâtel ». Un mouvement, comme de détente et d'acquiescement, courut dans la salle. Quel réconfort dans l'âme des suffragistes ! Et quel regret que ces paroles n'eussent pas retenti avant la votation !

Mais la presse: de quelle façon allait-elle transmettre à ses lecteurs ce message, auquel M. Sperrli avait donné tant de poids en faisant le premier point de ses conclusions ? Eh bien, voici : le compte-rendu du *Journal religieux* n'en fit pas même mention ; celui de la *Feuille d'Avis*, rédigé par un membre attitré des « Amis de la Pensée protestante », jugea bon d'opposer au texte de la Genève, sur lequel se fondait M. Sperrli : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui ferai une affaire semblable à lui », les préceptes de St-Paul, mettant ainsi, comme tant de théologiens et de laïques, la parole de l'apôtre au-

¹ Cette conférence a eu également lieu sous les auspices de la même Société dans d'autres villes romandes. (Réd.).

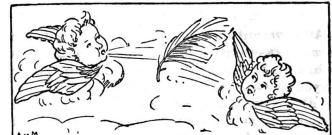
dessus de celle du Créateur. Seul à notre connaissance, le compte-rendu du *Journal de Genève* se montra plus respectueux de l'esprit du conférencier.

On jugera par là combien est indispensable notre *Mouvement Féministe*; puis, hélas ! combien est dure encore la carapace d'obstination et de mauvaise foi à laquelle nous nous heurtions.

E. P.

Le premier magistrat de Dublin est une femme

Pour la première fois dans l'histoire, la capitale irlandaise a confié la direction de ses destinées à une femme, en choisissant comme bourgmestre Mrs. Kathleen Clarke. Celle-ci a déjà rempli des fonctions publiques, d'abord comme députée au Parlement, et ensuite comme juge de paix.



DE-CI, DE-LA

Heureusement !...

Mme Dora Schmidt veut bien nous écrire, au nom de l'Office fédéral de guerre pour l'alimentation, pour attirer notre attention sur le lapsus qui nous a fait dire, en rendant compte de la conférence de M. Lalive d'Epinau à Genève, que nous étions encore au-dessous de 400.000 hectares des prescriptions du plan Wahlen : c'est heureusement seulement 190.000 hectares qu'il nous manque encore que pour ce plan soit réalisé.

Espérons toutefois que ce n'est pas parce que le chiffre initialement indiqué se trouve diminué de moitié que l'on va s'abandonner à un doux *far niente* dans les cantons et les communes qui n'ont pas encore accompli leur tâche !

Les femmes dans les Commissions.

La Commission d'assistance de la commune de Baulmes (Vaud) compte deux femmes, Mme Emilie Péruiset et la seur visitante, cette dernière avec voix consultative.

— La Municipalité de Vevey a nommé membres de la Commission scolaire Mme Marguerite Etter-Chambaz, femme d'un conseiller municipal, et Mme Marcelle Bourgeois-Davel, femme du rédacteur de la *Feuille d'Avis de Vevey*. Et la Municipalité du Châtelard-Montreux a désigné comme

Pensez à la prochaine collecte à domicile en faveur du Don National



Depuis le début de la mobilisation (septembre 1939) le Don National a dépensé plus de 5 millions de francs en secours aux soldats sous les drapeaux et à leurs familles.

flés de feuillage. C'est dimanche: ceux de la terre se lèvent tard et peuvent flâner un peu en s'habillant. Ils soulèvent un coin du rideau pour regarder le temps et se demandent si ce petit bateau qui est quelque part, on ne sait pas où, se soutient d'eux.

« Oui », répond le « San Luca », en faisant brûre les longues herbes penchées vers l'eau, et il leur envoie cette jolie brume odorante et sonore, avec ses pensées qui la traversent comme des nénuphars...

Puis c'est la Saône, puis c'est Lyon et le Rhône. Enfin c'est la mer, avec une tempête dans le golfe de Gênes...

Sur le pont, la petite figure de femme tantôt s'agit, tantôt, nonchalante, attend l'accomplissement du sort. Est-elle aussi faible, aussi passivement ballottée qu'elle le croit elle-même ? Cette main nerveuse crispée sur le gouvernail, n'est pas une main hésitante. Et, quand dans la cuisine, le roulis vient de faire tomber la cheminée du poêle, et fait encore danser la braise de babord à tribord, la petite femme, qui passe pour si craintive, s'empare d'une couverture et s'en aide afin de redresser le fourneau ; elle replace la cheminée, et réussit à préparer du thé pour l'équipage épousé. Pendant huit ans, avec Charles, qui est sans doute un bon compagnon, un marin d'eau douce accompli, Cilette vit sur l'eau, flottant comme au hasard, mais observant tout, tirant profit de chaque expérience, attentive à la leçon de chaque aventure. Au gré des rivières et des canaux, ayant vogué d'un bout de l'Europe à l'autre, Cilette va-t-elle découvrir en elle l'étoffe d'un capitaine ?...

Le moment n'est pas venu. D'autres tem-

pées que celles de la mer attendent la voyageuse : sa valeur face aux éléments doit encore être trempée au bain de plus dures épreuves.

* * *

En lisant *Sylvie Vesley*,¹ le second livre de Mme Cilette Ofaire, nous apprenons que la petite Sylvie n'a jamais été très heureuse. Peut-être est-ce à cause de certaines circonstances extérieures à elle. Mais c'est plus encore parce que son apparence douce, hésitante et timide cache un cœur absolument de ces coeurs qui se donnent ou se refusent sans réserve... Cette expression « sans réserve » semble déplacée en parlant d'elle, car elle est précisément trop réservée, réservée au point d'en être terne. Mais c'est ce contraste entre une indifférence tranquille, à peine traversée parfois d'un éclat de spontanéité, et la violence du foyer intérieur qui fait le fond de sa vie. Sur ce fond se détachent en broderie légère des épisodes interrompus, sans importance marquée, aventures qui ne sont pas à la mesure du cœur : rencontres dues au hasard, tentations subtiles et repoussées, amour déçu, espérance toujours renouvelée...

Cependant Sylvie, la jeune femme dépourvue, seulette, peut-être trahie, sent monter en elle, ne sachant d'où il vient, un rayon de chaleur réconfortante et communicative. C'est le rayon de la vie intérieure, qui avive toutes les souffrances afin de les mieux guérir... Sur son cœur, Sylvie serre un petit enfant

¹ Stock. Paris 1928.



Cliché aimablement prêté par la « Guilde du Livre »